Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 46

Artikel: Un nouveau Salomon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224208

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 70me Année — N° 46 — Samedi 14 novembre 1931

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

ONNA VERYA

(Conte.)

QUATRO lulu, que s'ètant reincontrâ pè Mordze, sè mettant à dévesâ dé toté sorté d'afférè ; pû, s'eimbryant à djuvî âi cartè : à la poutse ! Lâi avâi on chômeu, on jui, on maçon et on vacher. L'è stisse que l'a tot perdu, et qu'a dû payî l'écot, tot grindzô que l'îrè.

Po lou consolâ, lé trâi z'autro lâi ant offè onna verya su lo lè po passâ lo tein.

Lè vaitcé ti d'accôo; louyant on bateau et via su Outsy, cein lequâvè âo tot fin, pisque ètâi lo jui que ramâvè.

A te que la Vaudâre dè la partiâ assebin, que, po fini, soclliâvè à trérè dâi bouennè.

Lè vaguè fasant dzinguâ lo bateau decé, delé, amon, avau ; n'ètâi pas dé rirè. Cein l'è zu adhî pé mau, lo bateau virè fond su fond, et lè quatro côo dein lo bret !

Ora ! sauvâ sa pî, et râva po la Patrie. Tsacon po son compto.

Lo chômeu n'a pas volhiû que sâi dé trérè sé man dé sè tsaussè ; l'a colâ drâi bâ.

Lo Jui, qu'asséyîve dé nadzî, na pas d'eimbardzî l'idhie dé coté ! vouâi ! la pouâisivè dâi duvè man contré son mor, ein deseint: «Amenâ». A fooce d'ein agafâ, à-te que lo via avau assebin.

Lo maçon nadzîvè quemein 'na renaille, passâvè per dessu lè vaguè, lo mîm'afférè qu'on boutson dè botolhie, restâvè onco treinta mètres po ître sauvâ, quand l'oût fière six z'hâorè : l'arrète franc dé nadzî, et, avau quemein lè z'autro.

Lo vacher que luttâvè qu'on diâbllio a pu arrevâ âo bord; on coup su la teppa, sè révirè ein deseint: « Tant pî por vô ! Mé ie reintro po governâ.

Ct. dâo Dzorat.

PIERRE-ABRAM DECOUVRE LES SKIS

PIERRE-ABRAM était bûcheron. Il devait être bien vieux, car je l'ai toujours vu vieux. Il habitait seul avec sa chèvre et son chat dans une maison foraine, à une demi-heure du village. Il ne sortait guère que pour aller au bois, et, comme la forêt était à deux pas de sa maison, il passait sa vie entre les futaies profondes et le coin de l'âtre. Il descendait très rarement au village. Il ne lisait point les journaux, ne s'inquiétait guère de ce qui se passait dans le reste du monde, hors des mises de bois, sa seule préoccupation.

Sa petite vie de solitaire se bornait à son métier, qu'il faisait lentement, avec minutie, à l'ancienne mode, ainsi qu'à sa provision de bois et de pommes de terre pour l'hiver.

Par contre, il n'y en avait point à lui pour reconnaître le sifflet d'un oiseau ; il savait distinguer la flûte de la grive du chant du merle, aux fraîches aurores de mai. Ses yeux de lynx diagnostiquaient du premier coup un arbre malade au simple examen de sa cime. Il savait tous les gîtes des lièvres, les broussailles de framboises, les coins de fraises et de myrtilles, les taillis où poussent la morille noire, les hauts gazons roussâtres où l'on trouve les bolets.

L'hiver, pour ne pas enfoncer dans la neige fraîche, il chaussait ses « cercles », sortes de cerceaux faits d'une bande d'érable pliée en rond, avec deux planchettes pour les courroies. Il faut, je vous l'assure, une certaine habitude pour marcher avec ces engins ! De grand matin, il observait sur la neige les traces des animaux craintifs ou rôdeurs, qui sortent la nuit. Les pistes du lièvre bondissant ou du renard furetant lui étaient familières ; il savait où les hases affamées avaient gratté la neige pour ronger l'extrémité des genêts desséchés de l'automne...

Un jour, il y a bien trois ou quatre lustres de cela, sa connaissance des bois se trouva cependant en défaut. En redescendant chez lui, il vit, passant en travers de son sentier battu, une trace jusqu'alors inconnue pour lui. C'était une piste double, plate, droite et régulière, rayée en son milieu d'une moulure en demi-rond ; à gauche et à droite, des marques rondes dans la neige... Pierre-Abram s'arrêta, examina, se pencha... ce n'était pas la trace d'un animal, ni celle d'une luge ; qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Le soir, contre son habitude, il descendit au village, entra à l'auberge, raconta sa trouvaille, son étonnement. On rit un peu ; un des rares skieurs, à l'époque, se trouvant là, lui expliqua...

Depuis, il racontait volontiers sa découverte ; on la lui faisait narrer, pour rire un brin. Et lui, d'un air d'importance, il terminait, en son patois de la Combe : « ...Et pis, mé su informâ... l'étâi des saqkiis ! »

Cyprien.

Un nouveau Salomon. — Un automobiliste écrase, dans un village des environs de Martigny, une poule imprudente. En homme bien élevé, il arrête sa machine et offre trois francs au propriétaire, en lui laissant le volatile par-dessus le marché.

— Pas de ça ! répondit le bonhomme, donnez-moi trois francs cinquante et gardez la poule..

Entêtement des deux parties, aucune ne veut céder.

Un paysan vient à passer, s'arrête, écoute la discussion, puis, sortant dix sous de sa poche, les donne au propriétaire de la poule, et met celle-ci sous son bras.

— De cette façon, dit-il je vous arrange tous deux.

TOLSTOI VEGÉTARIEN

TOLSTOI, pour mettre sa pratique en accord avec ses théories, avait adopté le régime végétarien ; quelques membres de sa famille suivirent son exemple. Un jour, toute la famille était à Moscou, et mon grand'père était resté seul à Yasnaïa Polonia en compagnie de ses deux filles Marie et Alexandra. Il advint que ma grand'tante Kousminskaïa, sœur de ma grand'mère, annonça sa visite par télégramme ; mes tantes vinrent trouver mon grand-père, lui demandant conseil, quant à ce qu'on lui donnerait à manger, car elle aimait la viande et s'en passait difficilement. On décida de lui servir du poulet, mais mes tantes ne voulurent pas se charger de tuer le volatile. « Ne vous inquiétez pas, leur dit mon grand-père, tout sera fait pour le mieux ».

Quelle fut la consternation de ma grand'tante Kousminskaïa quand, entrant dans la salle à manger, elle aperçut un poulet bien vivant, attaché par la patte à sa chaise, et se débattant furieusement ! Un gros couteau de cuisine était placé à côté. « Si vous voulez manger de la viande, vous n'avez qu'à vous servir, ma chère» fit mon grand-père avec son plus charmant sourire. Ma tante, la première, rit beaucoup de cette plaisanterie et se contenta des légumes et des fruits de ses hôtes.

Comte Jean Tolstoï.

LA CIGARETTE

INSTALLÉ dans un compartiment de fumeurs à Pierreville, station terminus, je me rendais à F. où j'avais rendez-vous avec un de mes amis.

Sur le quai, je remarquai une petite femme d'environ trente ans, maigre, pétulante, bavarde, mais bavarde !... à vous faire crier grâce.

Elle avait pour interlocuteur un brave homme un peu gauche, qui portait une valise et auquel elle ne laissait pas placer une syllabe.

Soudain, la voix du chef de train s'éleva, tonitruante.

— Madame ! Hé, madame, nous allons partir.

L'avertissement de l'employé n'arrêta pas sur les lèvres de cette pie la phrase commencée.

— Eh bien, quoi, madame, réitéra le chef de train, il faudrait voir à monter, ou vous prendrez un autre train.

La bavarde daigna enfin s'émouvoir.

— Mais oui, mais oui, ça va bien, dit-elle d'un ton rogue; vous êtes joliment pressé aujourd'hui !

Et elle reprit, comme si de rien n'était, le fil de son discours.

Chacun sait que, sur cette petite ligne où circule deux ou trois fois par jour un train, on est très accommodant pour les voyageurs.

Mais la dame y mettait vraiment trop de malice.

Pour la décider à monter, le mécanicien lança deux coups de sifflet. Alors elle embrassa son interlocuteur, lui fit promettre d'écrire bientôt et chercha un vagon.

— C'est égal, ronchonnait-elle, il ne faut pas venir ici pour trouver de la complaisance !

Tout en regimbant, elle regardait les vagons les uns après les autres, ne trouvant aucun digne de la recevoir.

Le chef de gare s'en mêla :

— Voyons, madame, allez-vous vous décider, que diable ?

— Oh ! c'est de la tyrannie... Quel excès de zèle !

Arrivée dans le vagon, elle examina les banquettes et se décida enfin à s'asseoir en face de moi.

— Si elle réussit à m'arracher quelques mots, pensai-je, elle aura de la chance.

Eh bien, elle ne m'adressa pas la parole, mais elle parla toute seule. Des mots marmottés entre les dents, bien entendu.

Et le train partit, tout doux, tout doux, tout dou...ou...cement, comme cela se chante.

Alors, m'étant assuré de nouveau que notre compartiment était bien celui des fumeurs, je sortis une cigarette et l'enflammai.

Ah ! mes amis, si vous aviez vu la bavarde s'agiter et tourner vers moi des yeux fulgurants, c'était comique.